

1

Notre père me rappelle enfin, alors que j'arpente les corridors de l'hôpital. Je viens tout juste de quitter celui où Julian est installé pour aller nous chercher du café. J'avais besoin d'une pause. Je n'en pouvais plus de voir son air fermé et de l'entendre me parler comme si je l'énervais. J'essaie seulement de comprendre ce qui lui a pris !

— Allo, papa ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sa voix est paniquée et un peu hésitante. Il dormait. Ça fait quand même deux heures que nous sommes là et que je lui ai envoyé un message. Il était couché quand nous avons quitté la maison, plus tôt dans la journée. Je sais ce que Julian dirait : « Quel adulte fait des siestes à seize heures au lieu de travailler, hein ? » Et moi, je répliquerais : « Un adulte en congé. » Julian ajouterait : « Il est pas en congé, il travaille pas, c'est pas pareil. » Et il aurait raison. On a discuté de ça des dizaines de fois depuis que maman est partie, le mois dernier, à la fin de mai.

— Julian s'est cassé un os du bras, je ne me rappelle plus lequel. Il va lui falloir un plâtre.

— Mais...

Mon père se racle la gorge. Ouais, il dormait encore.

— Papa ? T'es là ? Tu vas venir ?

— Hein ? J'étais dans la lune, désolé.

Comme toujours. Je retiens un soupir et répète :

— Tu vas venir ?

Hésitation. Je l'imagine regarder autour de lui, le lit défait ou le divan aux coussins écrasés par sa tête embrumée, se demandant comment il va mettre des pantalons pour sortir, lui qui a adopté le pyjama comme une seconde peau depuis des semaines.

— Je... Ouais. Vous allez rentrer bientôt ?

— Ils lui ont pas fait son plâtre encore, il a juste passé les radios.

Nouvelle pause. Parler avec mon père est pénible. On dirait toujours qu'il y a un laps de temps entre le moment où il entend et le moment où il réagit, comme si son cerveau devait traduire mes mots. Ça rend Julian fou. Moi aussi, je l'avoue.

— Le docteur se demandait quand tu serais là, que j'ajoute.

— Ouais. Ce ne sera pas trop long.

— OK, pas de problème. Je reste avec lui en attendant.

— À tantôt, dit-il avant de raccrocher.

Tantôt ? Dans ma tête, ce mot veut dire « plus tard ». J'aurais opté pour « à tout de suite » ou « j'arrive ! ». Notre maison est à moins de vingt minutes de l'hôpital. Quatorze quand on zigzague et qu'on passe sur les feux jaunes. Je l'ai fait il y a quelques heures, en partant de chez Tao, qui habite tout près, pendant que Julian gémissait sur le siège passager en tenant son bras.

Je me dirige vers la machine distributrice pour obtenir un peu de café. Je sens que la soirée va être longue. Par la fenêtre au bout du corridor, je vois que le soleil n'est pas encore couché. C'est le début de l'été, on a fini l'école hier et, cet après-midi, on s'est tous réunis autour de la piscine de Tao pour fêter la fin de l'année.

Et il a fallu que Julian gâche tout.

J'inspire profondément en insérant l'argent dans la machine. Ce n'est pas tout à fait sa faute. Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

Une fois les deux verres de carton remplis de liquide brun probablement aussi dégoulu que de la boue, je tente de refaire le trajet à l'envers pour retrouver le lit de mon frère. Je ne crois pas être déjà venu dans cet hôpital auparavant. Bon, si on oublie le jour de notre naissance, mais ça ne compte pas. Je ne me souviens évidemment de rien. Au détour d'un couloir, je me perds, mais retrouve finalement mon chemin au bout de quelques minutes, les doigts engourdis par la chaleur du café.

Je tends un gobelet à Julian, assis sur son lit, le dos appuyé contre le mur. Il me fait un petit signe de la tête pour me remercier. Il est encore en colère. Contre lui-même ou contre moi, je ne sais pas. Un peu des deux, je suppose.

Il rebaisse les yeux vers son cellulaire sans un mot. Il ne va pas s'en tirer comme ça.

— Explique. Maintenant.

Mon ton est sans équivoque ; Julian sait que je ne vais pas lâcher prise. Il le sait parce qu'il utilise le même ton avec moi, parfois. Je veux savoir

pourquoi il a sauté du toit comme un imbécile !
C'était une piscine, pas un puits sans fond.

— Tu aurais pu te faire bien plus mal que ça, que je lui répète pour la douzième fois. T'as été super chanceux.

— Chanceux ? réplique mon frère en soulevant quelque peu son bras immobilisé dans une écharpe.

— Des gens deviennent paralysés à cause de niaiseries du genre, Ju. Oui, t'as été chanceux en maudit.

On se défie du regard, je plisse les yeux et il fait pareil. Pour les gens qui passent dans le corridor, on doit avoir l'air d'un miroir. Deux visages identiques, aussi sur la défensive l'un que l'autre. Mais, comme d'habitude... comme depuis toujours, comme au cours des seize dernières années, notre colère se dégonfle à vue d'œil. Je perçois son hésitation dans ses pupilles et il doit voir un adoucissement dans les miennes. Il soupire. Je fais pareil.

J'ai l'impression qu'il ne sait jamais comment définir ce qui l'habite. Alors, évidemment, c'est moi qui parle le premier.

— Tu m'as fait peur.

Il baisse la tête. Il se sent coupable. J'ai toujours été capable de savoir à peu près ce qu'il ressentait, jusqu'à tout récemment. Jusqu'à la séparation de nos parents. « La trahison de maman, tu veux dire », répliquerait Julian s'il entendait mes pensées. Je ne sais pas s'il lui pardonnera un jour. Moi non plus, en fait.

Avant, nous étions plus proches, lui et moi. Il était une sorte de cabane avec des fenêtres et je

pouvais voir à l'intérieur. Depuis le départ de notre mère, il s'est refermé comme une huître.

Et moi ? Je doute d'être une huître complètement fermée, mais je pense que j'ai installé des rideaux à mes fenêtres. Même avec son jumeau, je suppose que quelqu'un pourrait vouloir un peu d'intimité au plus profond de lui-même. On a tous des secrets.

Chaque personne est unique. Nous sommes tous des petits flocons de neige différents les uns des autres. Il n'y a pas un flocon pareil à l'autre, à ce qu'il paraît.

Pendant longtemps, j'ai cru que j'étais spécial. Que nous étions spéciaux, Julian et moi. Logan et Julian, les jumeaux identiques. Nous étions des flocons identiques. Si un de nous commettait un crime, la police ne saurait pas lequel accuser puisque nous sommes pareils. Même teinte de cheveux châains, même nez mince, mêmes yeux bleus. Même tout. Nous avons une tache de naissance en forme de nuage sur la cuisse, au même endroit, un grain de beauté dans le cou au même endroit, les mêmes expressions faciales. Même taille, même coiffure, mêmes goûts vestimentaires, mêmes activités sportives... Logan et Julian, Julian et Logan, interchangeables, deux flocons pareils. Force est d'admettre que, depuis le départ de notre mère, on s'éloigne l'un de l'autre. Il y a une fissure qui me pousse à me demander : qui est Logan sans Julian ?

Avec un nouveau soupir, mon frère capitule enfin.

— Désolé, OK ? Je te jure que je sais pas pourquoi j'ai fait ça.

— Tu voulais impressionner le monde ou quoi ?

— Depuis quand on veut impressionner les gens, nous deux, hein ?

Il marque un point, mais...

— Depuis quand on saute des toits dans des piscines de deux mètres de profondeur ?

Julian plisse les yeux à nouveau, agacé. Touché.

Il hausse les épaules, grimace de douleur. Le docteur lui a donné un analgésique, mais il ne semble pas faire totalement effet. Dans la voiture, en chemin vers l'hôpital, il gémissait à chaque petite dénivellation dans la chaussée. J'essayais de faire attention, mais même la Rive-Sud de Montréal fait partie du Québec. Et, au Québec, les routes sont pleines de trous et de craques. Il avait mal, c'était évident, et seule mon inquiétude m'a empêché de lui crier : « Bien fait pour toi, espèce d'épais ! »

— J'ai pensé que ce serait cool, comme voler. Et j'ai pas réfléchi aux conséquences.

Je bois une première gorgée de mon café. Il n'est pas brûlant et il est un peu meilleur au goût que de la boue. Enfin, je suppose ; ce n'est pas dans mes habitudes de boire de la boue. Apparemment, nos habitudes changent, si j'en juge par la stupidité de mon frère. Au moins, cette fois, il m'offre un semblant de raison et admet ladite stupidité.

— Il est quelle heure ?

— Presque vingt heures, répond Julian après avoir regardé son cellulaire. C'est long...

— Désolé de pas avoir trouvé un hôpital privé, ma limite de crédit est pas assez élevée.

Un sourire étire les lèvres de mon frère. Il tend son bras droit, sur lequel est attaché un bracelet bleu, et me présente l'intérieur de son poignet. Je porte un bracelet rouge au poignet gauche et je colle l'intérieur de mon poignet contre le sien, pouce vers le bas. Ainsi, nos deux bracelets se touchent et je peux encercler son avant-bras avec ma main. Il fait pareil. Ç'a toujours été notre signe. Placés comme ça, on dirait que nous sommes le prolongement l'un de l'autre. Les bracelets, c'était l'idée de nos parents, quand nous étions petits. Ils n'étaient pas capables de nous différencier, alors c'est l'astuce qu'ils ont trouvée. On les a gardés.

Que je réponde à son geste n'empêche pas que je suis fâché et que je trouve qu'il a agi comme un irresponsable.

On boit notre café en silence, en regardant des vidéos sur nos téléphones pour passer le temps. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire...

— Papa sortira pas de la maison, déclare mon frère au bout d'un long moment.

— Il a dit qu'il viendrait.

— Tu lui as parlé quand ?

Je lève mon cellulaire.

— Il y a une heure et demie, que je réponds d'une voix morne.

— Il sortira pas de la maison, répète Julian. C'est moi qui te le dis.

Je fixe un couple de personnes âgées qui marchent lentement dans le corridor. L'homme s'appuie sur une canne et la femme s'appuie sur l'homme.

Mon frère a peut-être raison. Je crois que les fois où notre père est sorti de la maison depuis que notre mère est partie peuvent se compter sur les doigts d'une main. Il a arrêté de travailler, il fait livrer l'épicerie, ne va même pas prendre l'air sur le balcon à l'arrière de la maison, dort constamment. Soyons honnêtes, c'est une loque. J'ai hâte qu'il se rappelle qu'il a deux enfants qui ont été trahis eux aussi par leur mère.

J'espère qu'il aura son moment « eurêka ! » bientôt. Sinon, j'ignore combien de temps je vais tenir avant de réellement me mettre en colère contre lui. Julian a, de toute évidence, déjà dépassé cette limite ; ils s'engueulent sans arrêt, papa et lui. Ou, plutôt, mon frère gueule et papa respire. C'est la seule chose qu'il fait encore : respirer. Mon frère en a assez et je me dis que c'est peut-être pour cette raison qu'il a sauté du toit cet après-midi. Parce qu'il ne pouvait crier après personne à ce moment-là. Il a crié en volant. Et en s'écrasant.

— Julian Serrat ? On va faire ton plâtre maintenant.

Nous levons les yeux au son de la voix de l'infirmière. Assez âgée, elle est coiffée d'un petit chignon gris sur la nuque et porte un uniforme bleu.

— Wow ! s'exclame-t-elle. Vous vous ressemblez vraiment beaucoup, hein ?

Toujours ce ton interrogatif. Comme si on nous demandait si on avait remarqué. J'ai souvent envie de dire : « Quoi ? Pour de vrai ? Ben oui, toi, chose ! » Mais bon, nous ne sommes pas condescendants.

— Une chance que t'as une écharpe, continue l'infirmière en riant. Sinon, je n'aurais pas su à qui j'ai parlé tantôt. C'est fou.

Avec quelques grimaces de douleur, mon frère se glisse en bas du lit. Après un clin d'œil, il s'éloigne sur les talons de l'infirmière et je reste là, tout seul dans le corridor. Je me demande si notre père va avoir trouvé la force d'être un père.

2

Je me retourne quand mon frère frappe à ma porte. C'est samedi, deux jours après le saut de l'ange.

Sa tête ébouriffée apparaît dans l'embrasure.

— Tu dors ?

Je fais non de la tête, avant de me souvenir que mes rideaux sont tirés et qu'il fait noir dans la pièce. Julian entre malgré tout, comme s'il m'avait vu. Il m'a peut-être entendu bouger de l'autre côté du mur, ou il *sait* que je suis réveillé depuis l'aube. J'ai eu du mal à dormir hier soir. La perspective de la journée qui s'annonce aurait dû me réjouir, pourtant, pas me stresser.

Mon frère s'appuie sur ma porte fermée et croise les bras, son avant-bras plâtré sous celui qui ne l'est pas. Il n'y a que deux jours qu'il s'est blessé, mais son plâtre est déjà plein de dessins faits par nos amis. Il y a des signatures, un skateboard, une piscine (sans doute un ajout ironique de Joey), un bonhomme très réussi (Samantha a toujours eu beaucoup de talent en dessin), et même un arbre. Ça, c'est Tao qui l'a dessiné, j'étais là, je l'ai vu faire. Il adore la nature. Nous aussi, en fait. On se connaît depuis le début du secondaire et on fait presque tout ensemble. Tous les trucs qui impliquent d'aller dehors, en tout cas.

— J'irai pas, aujourd'hui, déclare finalement mon frère.

Mes yeux se sont habitués à la pénombre et je distingue plus que son ombre, maintenant. Il a les sourcils froncés, une barre au milieu du front. Il n'a pas l'air d'avoir mieux dormi que moi.

— Pourquoi ?

— Je pourrai rien faire, répond-il avec un haussement d'épaules.

— Tu le savais hier, ça, que je réplique. Pourtant, t'avais envie de venir.

— Ouais, ben là, ça ne me tente plus.

— Allez, Ju, je veux pas y aller seul !

Je me suis redressé et j'ai allumé la lampe sur ma table de chevet. Il vient me rejoindre au pied du matelas. Comme je le pensais, il a des cernes sous les yeux. On est la famille Cernée, il faut croire. Notre père aussi a des poches et les paupières gonflées. Je me demande si maman dort bien la nuit.

Julian s'approche et s'assoit sur mon lit.

— J'ai pas envie, OK ? De vous regarder monter sans moi, ça va me déprimer.

— Justement, c'est pour te convaincre de ne plus tester la gravité comme un tarla.

— Ha. Ha.

Son rire est ironique. Je ne vais certainement pas me priver de lui rappeler qu'il est un épais tout le reste de l'été ! Été qu'il va passer le bras plâtré, d'ailleurs. Ça devrait être une punition assez grosse, mais je dois jouer le rôle du parent fâché en plus de celui du frère agacé.

— Une autre fois, OK ? propose Julian. Vous irez faire de l'escalade plus qu'une fois cet été, c'est sûr.

Je pince les lèvres. C'est notre truc. Notre activité. On a commencé ça tous les deux quand on avait huit ans. Julian a toujours aimé grimper sur n'importe quoi. Ce n'était pas mon idée, mais je n'ai pas le vertige, alors je l'ai suivi. Et j'aime beaucoup grimper, finalement. Pas autant que lui, mais la vue d'en haut et le glissement de la corde quand on descend sont mes petites récompenses, et je ne m'en passerais pas. C'est la première fois qu'on ne grimpera pas ensemble ! Qu'est-ce que je vais faire sans lui ?

— Tu pourrais tenir la corde de rappel, Ju, *come on* !

— Et si tu glisses, j'aurai peut-être trop mal pour te retenir comme il faut. Franchement, on prend pas de risque comme ça.

Je hausse un sourcil. Il est bien mal placé pour parler de risques.

— Il faut faire du lavage, que je dis finalement.

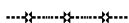
— Ouais.

Le regard de Julian revient vers mon visage, ses yeux se sont assombris. Sans ces responsabilités que nous avons prises, personne n'aurait rien à se mettre. Papa a arrêté de penser à ces trucs dès que maman a passé la porte avec ses valises. Elle a rencontré quelqu'un d'autre. Je n'ai pas les détails, je ne veux pas savoir.

— Bon, je vais aller prendre ma douche.

Je capitule. J'irai grimper sans lui. Les autres, nos amis, seront là. En tant que spectateurs ou grimpeurs, c'est selon. On a réussi à en gagner quelques-uns au cours des années, mais pas tous. Chacun ses passions.

C'est ce que je me dis en me glissant sous l'eau chaude. C'est dommage parce que notre truc, à Julian et à moi, c'était ça. L'escalade, le camping, la course. Et passer ensemble chaque seconde de chaque moment où nous étions éveillés.



Je rejoins le groupe avec un peu de retard, mon équipement sur l'épaule et dans les bras: mon harnais, ma corde, mes mousquetons, mon sac... Mon casque est déjà sur ma tête, détaché. Les attaches me frappent le menton.

Ils sont installés au pied de la falaise. Joey a enfilé son harnais et Sam est prête pour le rappel. Ils vérifient les sangles et les attaches. Tao les observe, les mains dans les poches arrière de son short. Quand Sam me voit, elle me salue de la main. Tao se retourne et me rejoint.

— T'es tout seul ? demande-t-il en étirant le cou pour voir jusqu'au bout du chemin, où la voiture est stationnée.

— Sans commentaire, que je lâche.

— Il boude ?

Le ton de Tao est amusé. Je sais que, lui aussi, il a été super inquiet lorsque Julian a sauté dans sa piscine. Et pas juste parce que c'était chez lui. C'est notre meilleur ami, après tout. Plus qu'un bon ami.

Quand notre mère est partie, il m'a laissé rager et a laissé Julian crier sans dire, comme tous les autres, que « les choses allaient s'arranger ». Une mère ne laisse pas ses enfants si elle n'est pas certaine de ne jamais revenir. En tout cas, c'est l'impression que ce départ nous a laissée et Tao l'a bien compris. Il a aussi ses propres problèmes. Son père est super strict et je crois que Tao se sent étouffé. Il n'en parle pas beaucoup.

— Ça lui fait encore bien mal ? demande Tao, parlant de Julian.

Je hausse les épaules.

— Pas sûr que ça m'intéresse de le savoir. J'ai un peu de misère à avoir de la sympathie pour quelqu'un qui se lance dans le vide en oubliant qu'il a pas d'ailes.

Tao rigole en prenant la corde que je porte à l'épaule.

Je regarde autour de nous. D'autres petits groupes se sont formés près de la paroi. C'est un coin populaire pour grimper, si populaire que la ville l'a réglementé et qu'il y a maintenant de la surveillance, des grimpeurs expérimentés qui y travaillent. Les ancrages dans la roche sont permanents. Quand on a commencé l'escalade avec notre père, il n'y avait rien ici. Enfin, juste de la roche et des arbres.

— Clem est pas là ?

Tao plisse le nez. Clémentine est sa blonde, une rousse qui parle beaucoup trop à mon goût. Il n'y a que quelques mois qu'ils sont ensemble, et j'ai l'impression que ça ne va pas durer. En tout cas, je

l'espère. Je ne l'aime pas, elle m'énerve. Tao n'a pas le tour de *dater* des filles intéressantes. Toutes ses blondes sont agaçantes. Julian n'est pas de cet avis, mais lui, il n'a aucun standard, donc... Il coucherait avec n'importe qui si je ne l'en empêchais pas. Bon, j'exagère, mais quand même. Il est souvent en couple, ne semble pas avoir du mal à se trouver de nouvelles blondes. Je suis plus patient. Je ne sors qu'avec celles qui m'allument pour vrai. Et je ne suis pas un feu facile à allumer, il faut croire. Il y a seulement six mois que j'ai couché avec une fille pour la première fois, alors que Julian l'avait fait à quatorze ans, il y a déjà deux ans. J'évite les conversations sur ses exploits, ça me met mal à l'aise.

— On s'est engueulés, répond finalement Tao. Je pense bien que c'est fini, notre affaire.

— Ah oui ?

— Cache ta joie, Lo, réplique-t-il avec un petit sourire.

— Désolé. Je suis triste si t'es triste.

— Nah...

Il fait un léger mouvement de la main, l'air de dire que ce n'est pas important. C'est l'impression que j'avais : que leur relation ne servait, en fait, qu'à passer le temps. Une distraction.

— C'est dommage, rationalise Tao, mais je pense pas qu'on était faits pour s'entendre. Et tu l'aimais pas.

— Quoi ? Mais c'est pas vrai !

— Qu'est-ce qui est pas vrai ?

Sam s'est approchée de nous et me fait un câlin, comme à son habitude. Elle a attaché ses longs cheveux bruns en une tresse épaisse qui lui descend jusqu'au milieu du dos. C'est la seule fille qui a réussi à intégrer notre quatuor de gars, à Julian, Tao, Joey et moi. C'est parce qu'elle est cool et qu'elle ne sortirait avec aucun d'entre nous. C'est une règle non écrite. Après que Julian et elle ont rompu, au début du secondaire (une lonnnngggue idylle qui a duré deux semaines), on s'est promis de ne jamais compliquer les choses et que Sam ne resterait que Sam, notre amie qui voulait autant se promener dans le bois que nous tous.

— Que Lo aimait pas Clémentine.

Je baisse les yeux sur mes bottes, ne sachant quoi dire pour me défendre. Je ne suis pas un très bon menteur. C'est un défaut que je voudrais avoir, parfois. Comme maintenant, quand notre ami m'accuse de détester ses copines et que c'est totalement vrai. Ce n'est pas ma faute s'il ne sort qu'avec des filles agaçantes !

— Personne aimait Clem, *dude* ! lance Joey en riant.

— Ouais, je sais, je sais.

Tao sourit. Il n'a pas l'air trop triste.

— Ça veut dire que toi et moi... On va grimper ensemble, lance Tao en donnant une petite tape sur l'attache de mon casque pour la faire bouger.

On a l'habitude. Comme on est cinq, d'ordinaire, il y a toujours un roulement.

— T'es prêt ?

Il me montre son harnais qui pend déjà sur ses hanches minces. Tao est un joueur de tennis et il a longtemps fait de la natation. Son père l'y a obligé. Il a les épaules carrées et une assurance que je lui envie parfois. Julian et moi sommes assez grands, héritage de notre père, ancien joueur de basket, et Tao est à peine plus petit que nous. Mes lèvres arrivent au niveau de son nez.

Je le suis près de la paroi et dépose le matériel dont je n'aurai pas besoin, c'est-à-dire la plus grande part de mon équipement. Julian rit sans cesse de moi et de mon habitude de préparer trop de trucs quand on part en expédition ou en camping. Je n'y peux rien, ce n'est pas une maladie qui se soigne d'être trop prévoyant.

J'enfile mon harnais et serre les sangles. Mon petit sac à magnésie rebondit sur ma hanche. Joey s'approche et vérifie mes attaches, resserre les sangles comme il faut. On doit toujours être deux à vérifier. Il repart vers Sam, qui l'attend non loin. Il me fait un petit signe militaire avant qu'on commence à grimper, une fois attachés à la corde. On a passé l'âge de faire des courses. Il sait que je suis meilleur que lui de toute façon.

— Tu me *double-checkes* ?

La voix de Tao me fait me retourner prestement. J'hésite. Ce sont des gestes machinaux que je fais sans y penser quand je dois vérifier les sangles de Joey, Julian ou même Sam. Mais avec Tao, je suis constamment mal à l'aise. C'est parce que Tao, il me plaît. Il n'est pas au courant, bien sûr. Personne n'est au courant, pas même Julian.

Je dois glisser mes mains près de ses hanches, entre ses jambes, sur sa taille, et ça me semble être une violation de son intimité. Il écarte les bras pour me laisser faire, et je vérifie chaque attache avec attention.

Tao met son casque sur sa tête et ses cheveux noirs sont aplatis, les pointes seulement sont visibles. Ses yeux en amande sont joyeux. Il va vite oublier Clem, je le sens. Et c'est tant mieux.



Mes pieds touchent le sol avec un petit « tump » très satisfaisant. Mes mains sont engourdis, mes muscles, un peu endoloris, la sueur coule sur mon front. Je me suis même éraflé le genou sur une aspérité pointue durant la montée, mais rien de tout ça ne me dérange. Ce sont des sensations que j'accueille, que je recherche.

Le sourire aux lèvres, je retire mon casque et des mèches mouillées me retombent sur le front, la sueur brûle un peu mes yeux. Je tape dans mes mains pour enlever le peu de craie qui reste encore sur mes paumes. Si on regarde la paroi, on voit bien les traces laissées par la craie au début de la montée. Au fur et à mesure qu'on monte, il y a de moins en moins de craie, jusqu'à ce qu'on replonge la main dans le sac pour en remettre.

Tao s'approche de moi pour défaire la corde et le mousqueton qui nous reliaient l'un à l'autre.

— T'es monté comme une flèche, déclare-t-il. On aurait dit que tu savais exactement où poser les mains trois mouvements d'avance.

— J'avais un chemin illuminé par tes mains, que je répons en tapotant le sac de craie.

— N'importe quoi, t'as pris un autre chemin, réplique-t-il en riant. Tu veux de l'aide ?

Il a avancé ses mains vers le harnais, mais je recule en secouant la tête. Je vais m'en occuper ; ses mains sur moi me gênent.

Je lève une jambe et puis l'autre pour sortir du harnais et le laisse tomber près de tous les autres trucs que j'ai apportés. Non loin, Sam fait de même et ramasse son sac à dos.

— Je vais chercher mon lunch dans l'auto ! que je crie.

— Moi aussi, lance Tao. Joey, t'as ton lunch ?

— Non, j'ai oublié.

— Une chance que je te connais, réplique Sam. J'ai fait deux sandwichs. Ben, ma mère a fait deux sandwichs.

— Ma sauveuse ! Viens, je vais te porter.

Ils s'éloignent vers les tables de pique-nique en riant, Sam sur le dos de Joey. La plupart des grimpeurs ne restent pas aussi longtemps que nous. Ils font une ou deux montées et rentrent chez eux ou vont profiter de la plage à quelques centaines de mètres de la paroi. Les tables près de la roche sont donc presque toutes vides.

Je suis Tao vers le stationnement. Avant d'arriver au bout du chemin, il se tourne vers moi, un air sérieux sur le visage. Comme ça, il ressemble beaucoup à son père. Monsieur Inata est le cliché de l'homme d'affaires, toujours en veston-cravate. Il a

souvent le front plissé, ce qui fait en sorte que ses yeux bridés disparaissent presque de son visage, et sa bouche pincée lui donne l'air encore plus sévère. Finalement, Tao ne lui ressemble pas tant que ça à cet instant précis. Même sérieux, il a un air bienveillant alors que celui de son père fait peur. Je l'évite autant que je peux, mais, pour Tao, ce n'est pas une option du tout...

— Tu crois que Julian va être OK ?

Je n'ai pas besoin de lui demander des précisions. Il ne fait pas allusion au fait que mon frère a le bras cassé, mais plutôt au fait que son comportement est super bizarre ces temps-ci.

— Je suppose que je devrais te demander si tu vas être OK aussi.

Il me fait un sourire désolé. C'est vrai que j'ai l'air d'accepter les choses mieux que Julian. Seulement en apparence. Je suis en colère autant que lui, mais je ne le montre pas.

— On va devoir faire avec, que je réponds finalement. Pas le choix. En fait, je pense que Julian s'en veut d'avoir lui-même gâché son été.

— Pas au complet, me corrige Tao en se remettant en marche. Il va pouvoir venir faire du camping avec nous dans deux semaines, non ?

— Il devrait ! Tu t'occupes toujours des sacs de couchage ?

— *Yes, sir !*

Une fois les deux petites glacières récupérées, nous rejoignons les autres. Je prends place près de Sam, et Tao s'assoit à côté de Joey. Nous partageons

nos lunches en discutant. À un certain moment, Sam glisse son bras sous le mien et appuie sa tête sur mon épaule. Je touche sa tête avec ma joue brièvement.

Parfois, j'aimerais bien savoir si nous sommes interchangeables dans les souvenirs des autres, Ju et moi. Est-ce que Sam pense à Julian quand elle se colle sur moi, puisque j'ai exactement la même physionomie et probablement la même odeur que celui qu'elle a brièvement aimé ?

Depuis que notre mère est partie avec un autre sans crier gare, je me pose ce genre de questions. Je n'ai pas de réponse. Je n'ai jamais demandé à Julian s'il se sentait unique ou s'il aurait voulu savoir lequel d'entre nous deux était l'ombre de l'autre. Parce qu'il est clair que notre mère était la lumière de notre père et que, maintenant, il n'y a que noirceur à l'intérieur de lui.

— Comment va ton père ?

Nous sommes seuls à la table. Je cherche les deux autres des yeux, et Tao pointe la toilette chimique bleue au loin. Je crois distinguer la silhouette de Joey qui attend.

— T'étais dans la lune, explique Tao. J'ai juste voulu te ramener avant que tu sois trop loin. J'avais peur de pas avoir assez long de corde.

Il hausse les sourcils, fier de sa blague.

— Je pensais à notre père, justement. Trop bizarre que tu me poses cette question au même moment.

— Pas si bizarre. T'étais moins lunatique avant. Depuis que ta mère... Bref, depuis que c'est arrivé, tu parles un peu moins et tu réfléchis beaucoup.

Je me doute que tu penses pas aux mammifères aquatiques.

— L'eau, c'est ton domaine, pas le mien.

Tao adore l'eau et il veut l'étudier. Les animaux qui y vivent, les plantes qui y poussent, les déchets qui y flottent. Bref, l'eau. Il veut être biologiste marin. Et il ne veut pas faire ça ici, car son père pourrait encore garder le contrôle sur lui. Il le répète depuis qu'on le connaît. Après le secondaire, il s'en va. Je n'ai aucune idée de ce que j'ai envie de faire après le secondaire, mais Julian veut déménager à Montréal en appartement. Peut-être que je vais devenir prof d'éducation physique. Ce serait pas mal, ça. Je peux faire ça n'importe où, près de Julian.

Je soupire et adresse finalement un petit haussement d'épaules à Tao en guise de réponse.

— Ça va pas vraiment mieux. Ça lui a pris trois heures à venir nous rejoindre à l'hôpital l'autre jour. Ju était en beau maudit et j'étais coincé entre les deux. Il était pas sorti depuis genre deux semaines, ç'a dû être *rough* pour lui. En tout cas, c'est ce que je me dis. J'en ai aucune idée !

— Il est en dépression, c'est évident.

— Tu penses ?

Mon ton ironique fait rire Tao, mais il retrouve vite son sérieux.

— Tu sais que tu peux venir chez nous si jamais c'est trop pesant chez toi. Même si, bon, chez nous, c'est pas tellement la joie. Avec toi là, ce serait déjà mieux.

— On va être corrects, que je réplique en évitant son regard.

Je suis mal à l'aise. Tao est l'une des rares personnes que je ne peux pas *bullshiter* et qui verrait clair dans mon jeu si je lui disais que tout est OK. Quand même, ça ne veut pas dire que j'ai envie de parler de mon père loque et de mon frère en colère. Surtout quand je n'ai aucune idée de ce que je suis, moi, là-dedans. Logan triste ? Logan découragé ? Le débat fait rage.

En plus, quand il dit des trucs comme ça, ça fait travailler mon imagination. Je nous vois tous les deux chez lui, seuls. Ravaler mes envies est difficile dans ces cas-là.

— Je parlais de toi, Lo. De toi, pas de vous deux. Julian est toujours le bienvenu, c'est sûr, mais si toi t'as besoin ou juste envie de venir faire une pause chez nous. On pourrait...

Il s'interrompt, comme s'il était incertain de la façon de terminer sa phrase. Et je le comprends ! Depuis quand Lo et Ju viendraient-ils chez lui en deux entités séparées ? Je ne crois pas que ça se soit déjà produit. Si je suis malade, Ju est malade, si Ju n'a pas envie de sortir, je reste aussi à la maison. Jamais on n'a fait les trucs séparément jusqu'à... Je regarde autour de moi, la montagne, les gens qui grimpent. Jusqu'à maintenant.

Julian

J'ai fait un autre rêve étrange. Une déclinaison d'un de ceux que je fais régulièrement. J'étais sur une île déserte. Sans Logan. Il n'y avait que moi. J'avais un sac à dos. C'était une de ces îles caricaturales où il n'y a qu'un rond de sable et un palmier vert fluo. Autour de moi, plein d'eau. Que de l'eau à perte de vue.

Je me suis assis sur le sable et j'ai observé l'horizon, les vagues venaient se briser sur mes pieds nus. Une sonnerie de téléphone m'a sorti de ma contemplation. Le bruit provenait de mon sac à dos et ne semblait pas vouloir arrêter. C'était un vieux téléphone avec un fil. J'ai finalement pris l'appel.

— Allo ?

Un bruit blanc m'a répondu, comme si quelqu'un essayait de trouver la bonne station de radio. Et puis, j'ai entendu une conversation. Une femme, ma mère. Qui répondait à un garçon. Moi, je crois. Ça ressemblait à une bande enregistrée.

— Je m'excuse d'être partie soudainement. Ce n'était pas mon souhait et vous aurez toujours une place dans ma vie. Vous me manquez !

— Pourquoi tu ne nous as pas parlé avant de partir ?

— Je n'en ai pas eu la force, je suis vraiment désolée. Mais on peut se parler maintenant. Tu peux me demander tout ce que tu veux.

— Tout ce que je veux ?

— Oui, et je promets de te dire la vérité.

Je raccroche. Je suis toujours assis sur l'île et j'entends le bruissement du vent à travers les feuilles du palmier. Je lève les yeux et une masse me tombe dessus. C'est Tao.

Et c'est à ce moment-là que je me suis réveillé. Tao qui m'écrase, c'est nouveau, ça. Je reste étendu dans mon lit. Il fait encore noir, mon téléphone m'indique qu'il est deux heures quatorze du matin. Je n'aurai pas de mal à me rendormir. Ce n'est pas un cauchemar, mais seulement un rêve bizarre.

Cette conversation n'a jamais eu lieu dans la réalité. Lo et moi n'avons pas parlé à ma mère depuis son départ, depuis le semblant de dispute que j'ai eu avec elle. Elle a pris un congé sans solde du travail. Je le sais, on a essayé d'aller la voir. Rien à faire. Elle a disparu, nous a laissés derrière pour aller vers un autre homme que notre père. Un gars *random* rencontré en ligne ! Non mais quelle mère fait ça ?

Je suis la dernière personne à l'avoir vue. Je l'ai surprise avec ses valises au beau milieu de la nuit. Tout le monde dormait, mais j'avais soif.

— Où tu vas ? que je lui ai demandé, à moitié endormi, quand je l'ai vue soulever son bagage pour ne pas faire de bruit.

Elle a sursauté en me voyant debout contre le comptoir. Elle a jeté un coup d'œil vers la porte et j'ai remarqué qu'il y avait de la lumière à l'extérieur. On aurait dit des phares de voiture.

— Des fois, il faut faire des choix déchirants, a-t-elle répondu.

Tout était confus, j'étais à moitié réveillé, je n'ai rien compris.

— Je ne suis pas heureuse ici, Logan.

— Je suis Julian...

— Désolé, mon grand, a soupiré notre mère.

— Tu déménages ? Et papa ? Et Lo ? Et moi ?

— Baisse le ton, tu veux ?

Elle a avancé vers la porte en parlant.

— Tu te sauves comme une voleuse ? Où tu vas ?

— Ton père et moi, ça ne marche plus, Julian. Je veux être en amour, et Martin... J'ai une deuxième chance.

— Martin ? C'est qui ?

— Tu comprendrais pas.

— Essaie donc, ai-je dit plus fortement.

Elle m'a fait signe de parler moins fort. Je n'en avais pas envie. Je commençais à comprendre tout ce qu'impliquaient une valise et une discussion à propos d'un Martin dont je n'avais jamais entendu parler auparavant.

Elle s'est approchée de moi et a tenté de m'embrasser sur la joue, comme elle le faisait si souvent. Je me suis dérobé, attendant une explication.

— Il faut que j'essaie autre chose, a-t-elle simplement laissé tomber.

Et puis, elle est sortie. J'ai crié son nom, incapable de décrocher de mon coin dans la cuisine. La lumière s'est éloignée et c'est là que j'ai couru vers l'extérieur. La voiture avançait dans la rue.

Je n'ai pu que regarder ce véhicule inconnu tourner à droite et disparaître. Quand je suis rentré dans la maison, Logan était dans le salon, les yeux lourds de sommeil.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'a-t-il demandé.

— Maman est partie.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle a rencontré quelqu'un et qu'on ne pesait pas assez dans la balance. Je m'en veux de ne pas lui avoir posé plus de questions, de ne pas avoir insisté davantage. Mais, en réalité, elle ne mérite pas que je lui accorde de mon temps ou que j'essaie de lui pardonner.

Et puis Tao qui me tombe dessus ? Je crois que je sais d'où ça vient. De Logan et de l'escalade. Avant-hier, ils sont revenus tard de leur sortie. Je ne le leur ai pas avoué, mais j'avais passé toute la journée à les attendre. J'étais quand même content de ne pas y être allé. Ça m'aurait probablement fait trop de peine de les voir dans les airs alors que moi, l'épais au bras plâtré, je dois garder les pieds sur le sol.

Tao m'a raconté comment il avait trébuché sur un caillou en courant vers l'eau à partir de la plage et comment il s'était écrasé sur Logan. Ils ont tous les deux atterri dans le sable mouillé, Tao sur Logan. Mon frère était gêné, évidemment. Il ne m'aurait probablement jamais raconté cette histoire. Remarque, d'ordinaire j'aurais été là, je l'aurais vu de mes propres yeux.

De toute façon, on se fout de tout ça ! Ce n'est qu'un stupide rêve !

Je me lève pour aller à la salle de bain. Dans le corridor, je vois une faible lueur qui émane du salon. Quand Lo et moi sommes allés nous coucher, notre père était étendu sur le divan, déjà endormi. Depuis le départ de notre

mère, Logan a essayé de faire en sorte qu'il dorme dans sa chambre. Mais il a abandonné rapidement. De toute façon, c'est bien le seul aspect du comportement de notre père qui a du sens : qui voudrait encore dormir dans un lit partagé pendant vingt ans avec une lâcheuse ? Pas moi.

La télévision allumée produit une sorte de halo qui danse sur le mur. Un publiprésentation quelconque passe à l'écran. Papa dort encore. C'est tout ce qu'il fait ces temps-ci et ça me tape sur les nerfs. Il savait qu'elle voulait partir et il l'a laissée faire. Il était réveillé ce soir-là et il ne l'a pas empêchée de nous quitter. Alors, de mon point de vue, sa déprime est exagérée. Ce n'est pas si compliqué de se lever, de prendre une douche, de se raser et de sortir marcher ! Mais non, il n'y a rien à faire, il ne bouge pas. Il est comme un gros bibelot barbu qui prend la poussière.

Énervé, je retourne me coucher.